

MANGEZ LA TERRE NOIRE

Sarah Bern



Mangez la Terre Noire

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Réveil de Soufre	4
Chapitre 2 : L'Anomalie dans le Schiste	9
Chapitre 3 : La Voix du Grain de Sable	14
Chapitre 4 : La Sédimentation des Souvenirs	19
Chapitre 5 : L'Heure où l'Ombre Dévore	24
Chapitre 6 : Le Rituel de la Chair Tannée	29
Chapitre 7 : L'Incision du Temps	34
Chapitre 8 : Le Goût de l'Encre Fécale	39
Chapitre 9 : La Communion des Solitudes	43
Chapitre 10 : L'Effondrement Lucid	47
Chapitre 11 : L'Architecte de la Cendre	51

Chapitre 1

Le Réveil de Soufre

L'astre, à son apogée, frappait le basalte avec la violence d'un marteau de forge, transformant l'immensité désertique en une enclume incandescente. Elena Vance ouvrit les paupières sur un ciel d'un bleu si dur qu'il semblait de verre. Sa première sensation fut celle d'une étouffante sécheresse, suivie immédiatement par le goût. Une amertume grasse, minérale, qui tapissait son palais et s'insinuait entre ses dents. C'était la terre noire. Elle en recracha une motte compacte, une boue d'encre fécale et de poussière millénaire qui s'effrita sur son menton avant de rejoindre le sol brûlant.

Elle ne bougea pas tout de suite. Le temps n'avait plus la linéarité du sablier, mais la courbure d'un serpent se dévorant la queue. Elle attendit que le battement de ses tempes s'accorde au silence lourd du désert. Puis, d'une main dont les ongles n'étaient plus que des croissants de corne effritée et de deuil éternel, elle fouilla la poche de sa chemise de lin. Le tissu, raidi par le sel de sa propre sueur et la croûte des suintements soufrés, crissa sous ses doigts. Elle en tira une montre à gousset d'argent terni. Le verre était fêlé, une cicatrice cristalline barrant le cadran. Sous ses yeux, l'aiguille des secondes tressaillit, puis s'élança dans une course frénétique vers la gauche. Le mécanisme, ensorcelé par la géométrie impie des lieux, décomptait les heures à l'envers.

Midi. À nouveau.

Elena se redressa avec la lenteur d'une automate. Chaque articulation criait la lassitude des siècles, un gémissement de vieux bois et de tendons séchés. Elle était assise au cœur de ce qu'elle nommait, dans le secret de son esprit dévasté, l'Ossuaire des Tentatives. Autour d'elle, le paysage n'était pas seulement composé de roche et de

sable, mais de chair pétrifiée.

Elle se leva et enjamba la version numéro trois cent quatre-vingt-douze. Celle-ci était réduite à l'état de parchemin humain, la peau tannée par le soleil, les orbites vides tournées vers le zénith. Quelques pas plus loin, la quatre cent dixième gisait sur le flanc, les mains encore crispées sur une gourde vide, le visage figé dans une expression d'incrédulité atroce. Elena ne détourna pas le regard. Elle observait ces vestiges d'elle-même avec la rigueur d'une anatomiste. Elle nota que la quatre cent onzième, la plus récente, avait réussi à ramper deux toises plus loin que la précédente avant que le cycle ne se referme. Une progression dérisoire. Une victoire de poussière.

— Quatre cent douze, murmura-t-elle.

Sa voix n'était plus qu'un râle, un frottement de schiste contre du cuir. Elle ramassa son sac de toile bise, dont les lanières de cuir avaient creusé des sillons sombres dans la chair de ses épaules. À l'intérieur, le métal des outils — burins, maillets, boussoles démentes — cliqueta avec une sonorité de glas. Elle réajusta son foulard de coton, protégeant ses voies respiratoires de l'odeur omniprésente du soufre qui montait des entrailles de la terre.

Le chemin vers la Crypte de l'Équilibre était une balafre tracée dans le basalte. Elle marchait d'un pas lourd, ses bottes de cuir épais écrasant les phalanges blanchies de ses propres dépouilles. Le sol, ici, n'était pas composé de sable ordinaire, mais d'une sédimentation de fautes et de recommencements. Elle connaissait chaque saillie, chaque ombre portée par les monolithes qui se dressaient comme des sentinelles aveugles. Ces pierres n'avaient pas été taillées par l'homme, mais par des forces antérieures au Déluge, des puissances qui maniaient la géométrie comme une arme de soumission.

À mesure qu'elle approchait de l'entrée du sanctuaire, l'air se chargeait d'une

électricité rance. L'ombre des murs, immense et dévorante, commençait sa lente progression vers le pied des structures. C'était le signal. L'instant où la faille s'ouvrait, où la pierre acceptait de se laisser violer par l'ambition humaine.

Le porche de la Crypte se dressait devant elle, une gueule d'ombre encadrée de bas-reliefs représentant des astres noirs et des fleuves de sang coagulé. L'odeur changea brusquement. Au soufre du désert succéda l'effluve des bibliothèques oubliées : l'encens rassis, le parchemin moisi, et cette note ferreuse, persistante, qui rappelait le sacrifice.

Elena s'arrêta au seuil. Ses mains tremblaient légèrement, une faiblesse qu'elle réprima en serrant les poings jusqu'à ce que ses cicatrices blanchissent. Elle se remémora la liturgie. Pour entrer, il ne suffisait pas de franchir le seuil ; il fallait accepter la corruption de l'esprit par la matière. Elle porta à nouveau ses doigts à sa bouche, grattant les restes de terre noire qui souillaient ses lèvres, et les avala délibérément. Un acte de communion avec le tombeau.

La structure gémit. C'était un son organique, un craquement de vertèbres colossales. Elena savait que, dès qu'elle aurait franchi les premières dalles de schiste, l'organisme vivant qu'était la Crypte commencerait son agonie. Les plafonds s'abaisseraient, les colonnes se tordraient comme des membres brisés, et le Codex de la Terre Noire, tapi au centre du labyrinthe, l'appellerait de son chant de papier rance.

Elle jeta un dernier regard derrière elle, vers l'étendue de basalte où ses cadavres attendaient la prochaine rotation du monde. Le soleil semblait s'être arrêté, cloué au sommet de la voûte céleste par une volonté maligne.

— Cette fois, je ne recracherai pas la terre, dit-elle pour elle-même.

Elle s'enfonça dans l'obscurité. Le lin de sa chemise fut immédiatement saisi par la fraîcheur sépulcrale du lieu. Ses sens s'aiguisèrent. Elle percevait le suintement de

l'humidité sur les parois, le glissement des scorpions entre les interstices des dalles, et, par-dessus tout, le murmure du Codex. Il ne s'agissait pas de mots, mais d'une vibration qui résonnait dans ses os, une promesse de réécriture, une offre de briser enfin le miroir du temps.

Elle progressa dans le premier corridor, là où le schiste était gravé de prophéties en langues éteintes. Ses doigts effleurèrent les glyphes, reconnaissant les aspérités qu'elle avait mémorisées lors des tentatives deux cents à deux cent cinquante. Elle savait qu'à dix pas, une dalle piégée s'enfoncerait pour libérer un nuage de poussière de chaux vive. À vingt pas, le plafond amorcerait sa descente inexorable.

Le rythme de sa respiration se cala sur celui, agonisant, de la voûte. Elle ne courait pas encore. La précipitation était l'erreur des novices, de celles qu'elle avait été au cours de la première centaine de réveils. Désormais, elle était une partie du mécanisme. Elle était le rouage conscient dans une horloge de pierre.

Soudain, un grondement sourd ébranla les fondations. Une pluie de poussière fine tomba du plafond, poudrant ses cheveux grisâtres et ses épaules d'une pellicule de cendre. La Crypte s'éveillait. Elle sentit le sol s'incliner légèrement, un mouvement de bascule qui annonçait l'effondrement systématique. Le temps pressait, mais le temps était aussi son seul matériau.

Elle atteignit la salle des colonnes torsées. Ici, l'air était saturé de particules de mica qui scintillaient à la lueur de sa faible lampe à huile, qu'elle venait d'allumer d'un geste précis. La lumière dansait sur les parois, révélant des fresques où des rois sans visage dévoraient leurs propres entrailles pour obtenir l'immortalité. Elena Vance se reconnut dans ces figures d'outre-tombe. Elle aussi mangeait le passé. Elle aussi se nourrissait de ses propres échecs pour espérer, un jour, ne plus avoir à se réveiller la bouche pleine de terre.

Elle s'arrêta devant une pile de décombres qui n'existait pas lors de sa dernière

incursion. Le labyrinthe mutait. Chaque cycle apportait une subtile variation, une ruse de l'Architecte pour la perdre. Elle contourna l'obstacle, ses mains cherchant le contact rassurant de la pierre froide.

Au loin, dans les profondeurs de la nef, une lueur d'un jaune malade commença à poindre. C'était l'écrin du Codex. Elle sentit une poussée d'adrénaline, ce vieux poison qu'elle croyait avoir épuisé, brûler à nouveau dans ses veines. Le cycle quatre cent douze ne serait pas une simple répétition. Elle sentait, à la manière dont le soufre lui brûlait les poumons, que la structure était à bout de souffle.

Le sol trembla plus violemment. Un bloc de schiste de plusieurs tonnes se détacha du plafond et s'écrasa à quelques pouces de ses talons, projetant des éclats de roche qui lui entaillèrent la joue. Elle ne tressaillit pas. Le sang qui coula était sombre, presque noir, chargé de la lie de ce monde souterrain. Elle essuya la blessure d'un revers de manche et accéléra le pas, s'enfonçant vers le cœur battant de la terre noire, là où le destin des empires attendait d'être réécrit par une femme qui n'avait plus rien d'humain que sa douleur.

Chapitre 2

L'Anomalie dans le Schiste

La voûte de basalte exsudait une humidité poisseuse, un suintement de sel et de bitume qui s'accrochait à la gorge comme une main de spectre. Elena progressait, les genoux broyant la poussière de schiste, ses paumes cherchant l'appui des parois dont le grain, à force de répétitions, s'était gravé dans sa pulpe comme une écriture intime. Chaque aspérité, chaque strate de roche sédimentaire était un repère dans cette géographie du supplice. À sa gauche, la saillie d'un pilier cyclopéen ; à sa droite, l'entaille profonde laissée par un effondrement vieux de plusieurs éons. L'air était saturé d'une odeur de suif rance et de soufre, une exhalaison fétide qui semblait sourdre des pores mêmes de la pierre.

Elle atteignit le premier charnier. C'était là que reposaient ses propres simulacres, des dépouilles desséchées, vêtues de ce même lin rigide, dont les orbites vides semblaient juger sa persévérance. Elle enjamba un bras dont la peau, tannée par les sels minéraux, avait la texture d'un vieux parchemin. Elle connaissait chaque pli de ces cadavres, chaque position d'agonie. Mais alors qu'elle s'apprêtait à franchir le seuil de la nef, là où la lueur bilieuse du Codex commençait à lécher les parois, son pied heurta une masse inhabituelle.

Elle s'immobilisa, le souffle court, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau captif dans une cage de fer. Ce n'était pas le craquement sec d'un os ancien, ni le froissement du lin décomposé. C'était un bruit sourd, charnu. Elle s'agenouilla, ses doigts tremblants explorant l'obscurité. Ses ongles, bordés de cette croûte noire indélébile, rencontrèrent une étoffe dont la trame lui était inconnue : une soie lourde, brodée de fils métalliques qui lui écorchèrent la peau.

Elle approcha son visage, l'haleine courte. Ce n'était pas elle.

Le corps étendu sur le sol de basalte appartenait à un homme. Il portait une dalmatique d'un pourpre si sombre qu'il paraissait noir sous cette lumière malade, et son visage était dissimulé par un masque d'obsidienne polie, d'une perfection effrayante. Pas de cicatrices, pas de mains de terrassier, pas de regard de cendre. Cet intrus semblait avoir été déposé là par une faille dans la trame même du temps, un corps étranger rejeté par l'organisme de la crypte. Elena sentit un frisson glacé remonter le long de son échine. Dans la liturgie immuable de sa damnation, cet homme était une hérésie.

Elle posa une main sur le masque froid. La pierre noire ne renvoyait aucun reflet, elle semblait aspirer la faible clarté environnante. Sous le vêtement de soie, la chair était encore souple, habitée par une chaleur résiduelle qui heurta Elena plus violemment que n'importe quelle douleur physique. Elle resta là, prostrée, comptant les battements de son propre sang, incapable de détacher son regard de cette anomalie.

Soudain, un craquement sourd déchira le silence oppressant de la nef. C'était le gémissement du schiste, ce signal qu'elle connaissait trop bien. Dans quelques secondes, selon la mécanique implacable de la boucle, le plafond devait céder, l'écrasant sous des tonnes de roche noire, ramenant son existence au point zéro, à ce réveil brutal, la bouche pleine de terre.

Mais elle n'était pas à sa place habituelle.

En s'arrêtant pour examiner le cadavre au masque d'obsidienne, elle avait rompu la cadence de sa course. Elle se trouvait à trois pas en arrière de la zone d'impact fatale. Le fracas fut assourdissant. Un bloc de schiste massif, de la taille d'un sarcophage, s'abattit avec une violence inouïe là où elle aurait dû se trouver. La déflagration projeta une nuée de poussière minérale qui l'aveugla instantanément. Elle sentit le souffle de la chute lui fouetter le visage, des éclats de pierre cinglant sa peau comme

des grains de plomb.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant encore que le chaos. Elena resta immobile, accroupie près du corps étranger, les poumons brûlés par la poussière fine. Elle attendit la mort. Elle attendit que la structure entière s'effondre, comme elle le faisait toujours, pour l'ensevelir dans son ventre de basalte.

Rien ne vint.

Le plafond, d'ordinaire si prompt à la dévoration, restait suspendu au-dessus d'elle, maintenu par des forces invisibles ou peut-être par la simple rupture du cycle. Elle ouvrit les yeux, ses cils chargés de suie. Devant elle, le passage était obstrué par le bloc tombé, mais une étroite faille subsistait sur le côté, un chemin qu'elle n'avait jamais emprunté, une déviation dans le texte de son destin.

Elle se releva avec une lenteur de spectre, ses articulations criant de protestation. Ses mains, maculées du sang noir de sa blessure à la joue et de la poussière du tombeau, se refermèrent sur les bords de la faille. La pierre était vibrante, animée d'un frémissement organique, comme si elle respirait.

Elle jeta un dernier regard au corps masqué. Qui était-il ? Un précurseur ? Un gardien ? Ou peut-être le véritable architecte de ce labyrinthe, venu mourir à sa place pour lui offrir un sursis qu'elle ne savait comment habiter. Elle sentit une amertume monter dans sa gorge, le goût de cette terre noire qu'elle avait tant de fois mâchée. La structure n'était plus un simple tombeau ; elle devenait un dialogue entre sa chair et la pierre.

Elle s'engagea dans la faille, son épaule frottant contre le schiste tranchant qui déchira son lin. L'obscurité ici était différente, plus dense, chargée d'une odeur de vieux papier et de myrrhe. Elle ne courait plus. Elle avançait avec la solennité d'une initiée pénétrant dans le saint des saints. Le sol sous ses pieds n'était plus de la pierre brute,

mais une mosaïque de fragments de tablettes d'argile, des milliers de mots brisés, de généalogies oubliées qu'elle foulait de ses sandales de cuir usé.

Au bout du boyau, la nef s'ouvrait à nouveau, mais elle ne reconnaissait plus les proportions. Les colonnes semblaient s'étirer vers un infini ténébreux, et la lueur du Codex, au loin, n'était plus jaune, mais d'un blanc spectral, une lumière de lune captive. Elle comprit que l'anomalie n'avait pas seulement sauvé sa vie physique ; elle avait déplacé le point de bascule de sa réalité.

Elle atteignit une vasque de pierre remplie d'un liquide sombre, une huile épaisse qui ne reflétait rien. Elle y plongea ses mains, cherchant à laver la souillure du cycle précédent, mais le liquide s'accrocha à sa peau comme une seconde membrane, noire et luisante. Elle porta ses doigts à ses lèvres. Le goût était celui de l'encre et du fer, une saveur de connaissance interdite qui lui fit monter les larmes aux yeux.

"Mange la terre," murmura une voix qui semblait venir de la structure elle-même, une vibration basse qui fit résonner ses dents.

Elle s'approcha du piédestal où reposait le Codex de la Terre Noire. La relique n'était pas faite de papier, mais de strates de peau humaine, cousues ensemble avec des tendons de bêtes fabuleuses. L'encre n'était pas du pigment, mais une matière fécale et sacrée, un mélange de décomposition et de divinité. Elle tendit la main, mais avant de toucher l'ouvrage, elle vit ses propres empreintes sur le socle. Des empreintes fraîches, qui n'étaient pas les siennes.

L'homme au masque d'obsidienne était déjà venu ici. Il avait touché le livre. Il avait peut-être même commencé à le lire.

Elena sentit une fureur froide l'envahir. Ce cycle n'était plus sa prison, c'était un champ de bataille. Elle ne cherchait plus seulement à s'échapper ; elle cherchait à comprendre pourquoi l'Architecte avait introduit un autre acteur dans sa tragédie

personnelle. Elle saisit le Codex. Le contact fut électrique, une décharge de souvenirs qui ne lui appartenaient pas : des cités de basalte s'élevant sous des soleils noirs, des sacrifices de sang sur des autels de schiste, la naissance d'un alphabet gravé dans la chair des premiers nés.

Elle ouvrit l'ouvrage. Les pages étaient lourdes, coriaces. À la première ligne, elle ne lut pas son nom, ni celui des empires déchus. Elle lut une instruction, une liturgie pour ceux qui ont survécu à leur propre mort.

Ses doigts s'enfoncèrent dans la chair du livre, et pour la première fois en quatre cent douze cycles, Elena Vance ne regarda pas derrière elle pour voir si l'ombre la dévorait. Elle porta un lambeau de la page à sa bouche, le déchira de ses dents, et commença à mâcher. La terre noire emplit son palais, amère, fertile, monstrueuse. Elle n'était plus l'archéologue ; elle devenait le scribe d'un monde qui n'avait jamais eu l'intention de rester enterré.

Chapitre 3

La Voix du Grain de Sable

Le goût n'était pas celui de la mort, mais celui d'une naissance avortée, un mélange de suie froide, de sel gemme et de cette amertume huileuse qui tapisse le fond des gorges après une longue fièvre. Elena Vance mâchait. Ses mâchoires craquaient sous l'effort, broyant les fibres de peau tannée qui composaient le Codex. Ce n'était pas du parchemin, ni du papyrus ; c'était une matière organique, une membrane ayant appartenu à une créature qui n'avait jamais connu la caresse du soleil. Chaque coup de dent libérait un flot d'encre fétide, un suc noir qui s'insinuait entre ses gencives rétractées et colorait sa salive d'une teinte d'éclipse.

Autour d'elle, la crypte de basalte ne s'effondrait pas encore. Le séisme habituel, ce grondement de viscères rocheuses qui marquait la fin de chaque cycle, semblait suspendu par un fil de silence. Les murs d'obsidienne, polis jusqu'à la perfection du miroir, ne renvoyaient plus seulement l'image de sa silhouette déguenillée, de sa chemise de lin dont les fibres, saturées de poussière minérale, craquaient comme du bois sec à chaque mouvement. Les reflets s'étaient mis à onduler.

Elle avala. La déglutition fut une agonie, une pierre descendant le long de son œsophage. À cet instant, une vibration naquit non pas dans l'air, mais dans la structure même de ses os.

— Tu as enfin cessé de courir, petite voleuse de siècles.

La voix n'était qu'un frottement de sable sur du métal. Elena tourna la tête, mais ses yeux ne rencontrèrent que son propre reflet, ou du moins ce qu'elle croyait être le sien. Dans la paroi d'obsidienne, à quelques centimètres de son visage maculé de

terre noire, une forme se dessinait. Ce n'était pas un homme, mais une lacune dans la lumière, une silhouette déliée, drapée dans des ombres qui semblaient avoir la consistance du velours rance. Malachie. Le nom s'imposa à elle comme une brûlure, une certitude gravée dans le schiste de sa mémoire.

L'Ombre ne bougeait pas, mais son influence pesait sur les épaules d'Elena comme une chape de plomb. Elle sentit l'odeur de l'antagoniste : un parfum de soufre et de cire ancienne, l'arôme des bibliothèques que l'on brûle pour oublier le nom des dieux.

— Quatre cent douze fois, reprit la voix, et pourtant tes mains tremblent toujours. Regarde tes ongles, Elena. Regarde la terre que tu as grattée pour parvenir jusqu'ici. Tu n'es qu'une ongle de plus sous la peau de ce monde.

Elena s'appuya contre l'autel de pierre. Ses doigts, dont les extrémités n'étaient plus que des croûtes de sang séché et de poussière, s'enfoncèrent dans les rainures du socle. Elle ne répondit pas. Elle ne pouvait pas. Sa bouche était une fosse commune de mots non dits et de papier mâché.

— Tu pensais emporter ce livre comme on dérobe un bijou à une courtisane endormie, murmura Malachie dans le reflet. Mais ce tombeau n'est pas une chambre forte. C'est un estomac. Et le Codex n'est pas un secret. C'est un aliment.

L'Ombre s'étira dans l'obsidienne, ses bras longs et graciles semblant caresser les parois de l'intérieur. La structure vivante de la crypte réagit à sa présence : les dalles de schiste au sol se soulevèrent légèrement, imitant le soulèvement d'une poitrine en plein sommeil. Un liquide visqueux, noir comme l'humeur de la terre, commença à suinter des jointures du plafond, tombant en gouttes lourdes qui ne s'écrasaient pas, mais s'enfonçaient dans le sol comme si la pierre était poreuse.

— Écoute la liturgie du grain de sable, prononça Malachie. Celui qui veut posséder le passé doit accepter d'être possédé par lui. Tu as passé tes vies à fouiller la poussière, à

brosser les os des rois pour y lire des dates. Quelle vanité. On ne lit pas la Terre Noire. On la laisse s'infuser dans le sang. On la laisse remplacer la moelle et le souffle.

Elena sentit une chaleur féroce se propager dans ses entrailles. Le morceau de Codex qu'elle avait ingéré ne restait pas inerte. Il se déployait. Elle crut sentir des racines d'encre s'étendre dans ses veines, remontant vers son cœur, s'enroulant autour de ses poumons. Elle tomba à genoux, les mains pressées contre son ventre. La douleur était une lumière blanche derrière ses yeux de cendre.

— Mange encore, ordonna l'Ombre. La connaissance est une putréfaction nécessaire. Pour que l'empire renaisse, il faut que le scribe disparaisse. Ne crains pas la terre dans ta bouche, Elena Vance. C'est la seule vérité qui ne ment jamais. Les cités de basalte que tu as vues dans tes rêves ne sont pas derrière toi. Elles sont en toi, attendant que tu leur offres un corps pour s'incarner.

Elle plongea à nouveau ses doigts dans les entrailles du livre. Ses gestes étaient saccadés, mus par une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne. Elle déchira un pan entier de la reliure, une pièce de cuir rance qui portait encore les stigmates d'une écriture cunéiforme dont les angles semblaient mordre la chair. Elle le porta à ses lèvres. La texture était celle d'un muscle froid.

Alors qu'elle luttait pour broyer la matière, elle vit, dans le reflet de la paroi, Malachie s'approcher de la surface du miroir d'obsidienne. Son visage, s'il en avait un, n'était qu'un tourbillon de poussière d'étoiles mortes.

— Vois tes sœurs, dit-il d'un ton presque tendre.

Elena baissa les yeux vers le pied de l'autel. Là, dans la pénombre que la lumière des torches ne parvenait pas à percer, gisaient les dépouilles. Ses propres cadavres. Des versions d'elle-même, vêtues de la même chemise de lin, les mains figées dans les

mêmes spasmes de désir et d'effroi. Certaines étaient des momies parcheminées par le sel du désert, d'autres n'étaient que des amas d'os blanchis, et l'une d'elles, la plus proche, semblait encore tiède, ses yeux grands ouverts fixant un plafond qu'elle n'avait pas eu le temps de voir s'effondrer.

— Elles ont toutes essayé de fuir avec le Codex, reprit Malachie. Elles ont toutes cru que le savoir était une arme que l'on emporte à la lumière du jour. Elles sont mortes de leur propre avarice. Mais toi... Toi, tu as commencé à comprendre. Tu as cessé d'être l'archéologue qui observe pour devenir la terre qui reçoit.

Une nouvelle convulsion secoua Elena. Elle vomit une bile noire, mais au lieu de s'étaler sur le sol, le liquide se mit à ramper, remontant le long de ses jambes, s'infiltrant dans les fibres de son vêtement. Le lin devint rigide, se transformant en une sorte de carapace minérale. Elle sentit sa peau se tanner, ses pores se boucher avec du soufre et de la suie. Ses yeux ne pleuraient plus de l'eau, mais une résine sombre qui collait ses paupières.

— L'équilibre exige un prix, psalmodia l'Ombre, et la voix semblait maintenant provenir de partout à la fois, des murs, du sol, de la gorge même d'Elena. Le Codex n'est pas un livre de papier. C'est le testament de la chair première. Celui qui le mange devient le pont entre le vide d'avant et le chaos d'après. Mange, Elena. Dévore tes propres échecs. Digère tes morts.

Elle saisit une poignée de pages, les fourra dans sa bouche avec une frénésie animale. Elle ne ressentait plus l'irritation du cycle rompu, mais une sorte d'extase sombre. Chaque lambeau de texte ingéré lui apportait une vision : des mers de bitume bouillonnant sous des lunes de cuivre, des géants de pierre s'éveillant dans les entrailles des montagnes, des alphabets qui hurlaient dans le noir. Elle ne lisait pas l'histoire ; elle la subissait. Elle devenait le parchemin sur lequel le monde allait s'écrire à nouveau.

Malachie sortit enfin partiellement de la paroi. Une main d'ombre, longue et effilée comme une griffe de rapace, se posa sur l'épaule d'Elena. Le froid fut si intense qu'il brûla le lin et la peau en dessous, laissant une marque de givre noir.

— Le cycle ne se brisera pas par la fuite, murmura-t-il à son oreille, et son souffle sentait le temps qui s'arrête. Il se brisera quand il n'y aura plus rien à consommer. Quand tu auras tout mangé, la crypte, le Codex, tes cadavres et ton propre nom. Alors seulement, tu pourras sortir. Non pas comme une femme, mais comme un monument.

Elena s'effondra sur le tas de ses propres restes. Ses doigts rencontrèrent le crâne d'une de ses versions précédentes. Elle ne recula pas. Elle caressa l'os nu avec une curiosité morbide, y trouvant une fraternité qu'elle n'avait jamais connue parmi les vivants. Elle n'était plus Elena Vance, l'archéologue brisée. Elle était le Scribe de la Terre Noire.

Elle porta le dernier fragment du Codex à ses dents, le déchira avec la précision d'un artisan, et tandis que le plafond de schiste commençait enfin à se fendre dans un fracas de tonnerre souterrain, elle ferma les yeux, savourant l'amertume finale. La poussière commença à tomber, lourde, étouffante, mais elle ne craignait plus d'être écrasée. Elle faisait partie de la pierre. Elle était la pierre.

L'ombre de Malachie se fondit dans les ténèbres croissantes, son rire silencieux se mêlant au craquement des fondations. Elena mâcha une dernière fois, avala le passé tout entier, et s'endormit dans l'obscurité absolue du premier matin.

Chapitre 4

La Sédimentation des Souvenirs

Le goût n'était plus celui du sang, mais celui d'une genèse rance, un mélange de bitume et de limon séché qui tapissait son palais d'une amertume minérale. Elena Vance ouvrit les paupières sur un monde de ténèbres arachnéennes, où la seule clarté émanait d'une phosphorescence malade suintant des veines de schiste. Elle cracha une motte de terre noire, épaisse et grasse, qui tomba sur le sol avec un bruit sourd, rejoignant les sédiments de ses échecs passés. Ses poumons, encombrés par la poussière des siècles, sifflaient comme des soufflets de forge usés. Elle se redressa avec une lenteur de suppliciée, ses articulations craquant tel du bois sec sous le poids d'une atmosphère saturée de soufre et d'oubli.

Sa chemise de lin, autrefois blanche, n'était plus qu'une cuirasse rigide, pétrifiée par la sueur saline et la poussière de basalte. Chaque mouvement arrachait à l'étoffe un gémissement de fibre agonisante. Elle ne regarda pas immédiatement le tas de dépouilles qui l'entourait ; elle connaissait par cœur la topographie de ce charnier intime. Elle savait où reposait la Elena qui avait succombé à la soif, celle dont la cage thoracique avait été broyée par une chute de pierre, et celle, plus récente, dont les yeux étaient restés fixés sur le plafond dans une expression d'incrédulité éternelle. Elle enjamba un fémur poli par le temps, sa botte de cuir craquelé s'enfonçant dans une strate de poussière organique qui fut, autrefois, sa propre chair.

Elle s'arrêta devant la paroi orientale de la Crypte de l'Équilibre. Jusqu'alors, les murs n'avaient été pour elle que des limites physiques, des obstacles à franchir pour atteindre le Codex. Mais en cet instant, alors que le zénith invisible devait peser de tout son poids sur le désert de surface, elle perçut un changement dans la granulométrie du silence. La pierre respirait.

Elle leva une main tremblante, dont les ongles n'étaient plus que des moignons de kératine noire, pour effleurer la surface du basalte. La roche était tiède, animée d'une vibration infra-basse qui résonnait jusque dans sa moelle. Sous la couche de suie et de moisissure, des formes commencèrent à se détacher de l'obscurité. Ce n'étaient plus les hiéroglyphes géométriques des bâtisseurs pré-diluviens, ces angles impossibles qui défiaient la raison humaine. Les bas-reliefs avaient muté.

Elena approcha sa lampe à huile, dont la flamme vacillante projetait des ombres démesurées. Son cœur, ce muscle fatigué par la répétition, manqua un battement. La pierre racontait.

Sur le premier registre, à hauteur de regard, une silhouette nerveuse était gravée avec une précision chirurgicale. La femme dans le roc portait la même chemise de lin déchirée, le même sac de cuir en bandoulière. Elle était représentée dans l'acte de franchir le seuil de la crypte, le visage tordu par une détermination qui confinait à la démence. Elena suivit du doigt le contour de la gravure. Le grain de la roche sous ses pulpes était étrange ; il n'avait pas la froideur du minéral, mais la souplesse trompeuse d'un parchemin de peau tannée.

En déplaçant sa lumière, elle vit la suite de la liturgie pétrifiée. Un deuxième panneau montrait la même femme, agenouillée devant l'autel de schiste, les mains tendues vers le Codex. Mais ici, le décor changeait. Le plafond de la crypte, représenté par des lignes de force oppressantes, semblait se courber pour l'engloutir. Les détails étaient d'une cruauté insoutenable : on y voyait les éclats d'os jaillir de ses jambes sous la pression des tonnes de roche, la poussière s'engouffrant dans sa bouche ouverte pour un cri que le sculpteur avait figé dans le basalte.

— Ce n'est pas une prophétie, murmura-t-elle, et sa voix ne fut qu'un râle de gravier. C'est une archive.

Elle comprit alors que la crypte n'était pas seulement un tombeau, mais un estomac. Un organisme minéral qui digérait ses tentatives, sédimentant chaque seconde de sa souffrance dans ses parois. Les murs ne changeaient pas de position par un mécanisme d'engrenages ou de contrepoids, mais par une croissance organique, une accumulation de couches de souvenirs calcifiés. Elle vit, plus loin, une représentation d'elle-même en train de caresser le crâne d'une version précédente, une scène qu'elle avait vécue quelques cycles auparavant. La pierre avait déjà absorbé ce moment, l'avait digéré et restitué sous forme de bas-relief pour l'offrir à sa propre contemplation.

Une fascination morbide s'empara d'elle. Elle ne cherchait plus le Codex. Elle chercha la fin de la frise. Elle voulait voir le dernier panneau, celui qui n'avait pas encore été sculpté par le temps, ou celui qui marquerait la sédimentation finale de son identité.

Alors qu'elle pressait sa paume contre une représentation de son propre visage en train de dévorer la terre noire, elle ressentit une piqûre fulgurante. Ce n'était pas la morsure d'un insecte, mais une intrusion minérale. Elle tenta de retirer sa main, mais sa peau semblait soudée à la paroi. Elle tira, arrachant un lambeau de derme, mais ce qu'elle vit dessous la glaça plus sûrement que l'ombre du désert.

Sous l'épiderme déchiré, là où aurait dû couler le rouge vif de la vie, n'apparaissait qu'une surface grise, poreuse et dure. Ses veines, autrefois bleutées, étaient devenues des conduits de bitume solidifié. Elle porta sa main à la lumière : ses phalanges prenaient la texture du basalte environnant. La transformation ne venait pas de l'extérieur ; elle sourdait de ses propres entrailles. À force de manger cette terre, à force de respirer cette poussière et d'habiter ce silence de schiste, elle devenait la matière même de sa prison.

Le processus de pétrification progressait avec une régularité de sablier. Elle sentit ses muscles se raidir, non par la fatigue, mais par une calcification inexorable. Son poignet pesait désormais le poids d'une enclume. La frontière entre son corps de chair

et la structure de la crypte s'effritait. Elle n'était plus une intruse dans ce temple pré-diluvien ; elle en devenait un pilier, une extension nerveuse du basalte.

Elle regarda ses doigts se transformer en griffes de pierre, fusionnant lentement avec le bas-relief qu'elle touchait. Elle vit la gravure s'animer sous son contact, le visage de pierre semblant aspirer sa propre substance. Elle comprit la liturgie de ce lieu : pour posséder le secret de la Terre Noire, il fallait accepter d'en devenir le support. Le Scribe ne lisait pas le livre ; il était le livre, écrit avec le sang changé en encre fécale et la chair changée en pierre.

Une étrange sérénité, lourde comme un linceul de plomb, l'envahit. La peur, ce sentiment si humain, s'évaporait à mesure que son système nerveux se minéralisait. Elle ne craignait plus l'effondrement du plafond. Qu'importait que des tonnes de schiste tombent sur elle si elle possédait la même dureté que l'assaillant ? Elle se tourna vers l'obscurité profonde de la crypte, là où le Codex l'attendait, niché dans son écrin de soufre.

Ses jambes, désormais semblables à deux colonnes de basalte brut, avançaient avec un bruit de broyage. Chaque pas laissait une empreinte indélébile dans le sol, non pas une trace de pas, mais une entaille dans la réalité même de la crypte. Elle n'enjambait plus ses cadavres ; elle les intégrait, sa nouvelle nature lui permettant de ressentir la vibration de chaque os déposé là depuis des éons.

Elle arriva enfin devant l'autel. Le Codex de la Terre Noire reposait là, une masse de chair tannée qui semblait palpiter d'une vie autonome. Elena tendit ses mains de pierre. Elle ne tremblait plus. Le contact du cuir de la relique contre ses doigts minéraux produisit un son de parchemin froissé contre de la meule. Elle ouvrit l'ouvrage. Les pages n'étaient pas de papier, mais de fines lamelles de mica sur lesquelles des caractères de bitume semblaient ramper comme des insectes.

Elle ne lut pas les mots avec ses yeux, mais avec ses pores. Chaque phrase était une

strate géologique, chaque paragraphe un cataclysme. Elle comprit que l'histoire des empires n'était qu'une écume à la surface d'une vérité bien plus sombre, une vérité enfouie dans la sédimentation des souvenirs de la terre elle-même.

Soudain, un craquement sourd retentit au-dessus d'elle. Le plafond de schiste, cédant sous le poids du zénith, commença à se fendre. Des blocs de plusieurs tonnes se détachèrent, plongeant dans l'obscurité. Autrefois, elle aurait couru. Elle aurait hurlé. Aujourd'hui, elle se contenta de lever la tête, ses yeux de cendre froide fixant la chute imminente avec une indifférence monumentale.

Elle porta un fragment du Codex à ses lèvres de pierre. Elle ne le mangea pas ; elle l'incorpora. Tandis que la première dalle de basalte la frappait à l'épaule, elle ne ressentit aucune douleur, seulement une consolidation. Elle était le Scribe. Elle était la mémoire de la terre. Et tandis que le monde s'écroulait dans un fracas de tonnerre souterrain, elle commença à graver, de ses propres doigts devenus ciseaux, la suite de l'histoire sur sa propre poitrine de roc.

Chapitre 5

L'Heure où l'Ombre Dévore

Le soleil, à son zénith, n'était plus un astre mais une plaie ouverte, un orifice blanc déversant un plomb liquide sur le désert de basalte. La chaleur n'y était pas une simple condition de l'air ; elle était une masse, un bloc solide de vibrations invisibles qui écrasait les poumons et faisait bouillir la sève rance des rares lichens accrochés aux scories. Elena Vance avançait dans cette fournaise, le corps enveloppé d'un lin devenu une seconde peau, une cuirasse de sel et de sueur séchée qui craquait à chacun de ses mouvements. Ses bottes de cuir fauve, usées jusqu'à la corde par les arêtes tranchantes du schiste, ne laissaient plus de traces sur le sol pétrifié. Elle connaissait chaque faille, chaque saillie de ce plateau maudit. Elle avait déjà foulé ces pierres mille fois, ou peut-être une seule fois qui durait depuis une éternité.

L'entrée de la crypte se présentait comme une gueule d'ombre, un triangle de ténèbres absolues découpé dans le flanc d'une colline de roche vitrifiée. À mesure qu'elle s'enfonçait sous la voûte, le silence du désert était remplacé par un bourdonnement sourd, une vibration atavique qui semblait sourdre des racines mêmes du monde. L'air changea brusquement de texture, passant de la sécheresse incendiaire à une moiteur fétide, chargée d'effluves de soufre, de bitume et de cette odeur de vieux papier que l'on aurait laissé pourrir dans une fosse d'aisance.

Elle ne tâtonna pas. Ses yeux de cendre, accoutumés à la pénombre des siècles, déchiffraient les reliefs des parois. Les murs étaient couverts de bas-reliefs pré-diluviens, des processions de créatures aux membres trop longs, aux visages effacés par l'érosion du temps ou par la volonté délibérée de leurs créateurs. Le sol était jonché de débris qu'elle n'avait plus besoin de regarder pour identifier. Sous ses pieds, un fémur craqua avec le bruit sec d'une branche morte. C'était le sien. Un reste

de la quarante-deuxième itération, ou peut-être de la centième. Elle ne comptait plus les reliques de sa propre chair. Les cadavres s'entassaient dans les recoins, momies de lin et de poussière, les mains figées dans des gestes d'effroi ou de supplication. Toutes avaient la bouche béante, emplie d'une sédimentation noire et grasse, cette terre d'encre qui était à la fois le poison et le remède de ce lieu.

Elena atteignit le seuil de la Salle de l'Équilibre. Habituellement, à cet instant précis, une fièvre s'emparait d'elle. Elle se ruait vers l'autel central, là où reposait le Codex de la Terre Noire, cet ouvrage de peau tannée dont les pages semblaient palpiter comme un cœur encore chaud. Elle s'en saisissait, les doigts tremblants d'une convoitise érudite, et c'est alors que le mécanisme se déclenchait. Le plafond de schiste s'animait, les dalles de plusieurs tonnes se désolidarisaient dans un fracas de fin du monde, et elle finissait broyée, les poumons perforés par des éclats de basalte, avec pour seule consolation le goût de la terre noire envahissant sa gorge avant le grand noir.

Mais aujourd'hui, le cycle dérailla. Elena ne courut pas. Elle s'arrêta à la limite de la zone de chute, là où l'ombre portée d'une colonne cyclopéenne dessinait une frontière de sécurité apparente. Elle s'adossa à la pierre froide, sentant la rugosité du granit contre ses omoplates. Elle attendit. Ses mains, dont les ongles n'étaient plus que des moignons bordés de croûtes sombres, se croisèrent sur sa poitrine. Elle observa l'autel.

Le Codex était là, irradiant une malveillance tranquille. Sa couverture, faite d'un derme dont on ne voulait pas imaginer l'origine, luisait sous un rai de lumière verticale tombant d'un oculus haut perché. L'encre fécale qui en maculait les feuillets semblait ramper, réécrivant sans cesse les traités de géométries interdites et les chroniques des rois oubliés avant même que l'argile ne soit inventée.

Soudain, le premier craquement retentit. Ce n'était pas le bruit d'une structure qui cède sous son propre poids, mais celui d'une mâchoire qui se dégriffe. Elena,

immobile dans son angle mort, fixa le plafond. Elle vit les blocs de schiste s'écarter non pas par accident, mais selon une chorégraphie précise, une mécanique céleste inversée. Les pierres ne tombaient pas ; elles étaient expulsées par une pression interne, comme si la crypte elle-même cherchait à vomir un corps étranger.

Elle comprit alors la nature de la liturgie. L'effondrement n'était pas une défense, mais une purge. La structure était un estomac de pierre, et chaque version d'elle-même qui s'était précipitée vers le livre n'avait été qu'une offrande de viande destinée à être mastiquée par le schiste. Le Codex n'était pas le trésor, il était l'appât. La véritable relique, c'était la terre qui résultait de ce broyage incessant : cette poussière noire, mélange de roche pulvérisée et de chair ancienne, qui tapissait le sol.

« Manger la terre », murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un froissement de parchemin.

Elle s'agenouilla, non devant l'autel, mais devant une crevasse où s'était accumulée une fine couche de ce terreau sombre. Elle y plongea ses doigts. La substance était froide, d'une froideur qui transcendait le simple manque de chaleur ; c'était la froideur du néant. Elle en porta une poignée à ses lèvres. Le goût était atroce, un mélange de fer, de soufre et d'une amertume qui lui brûla la langue. Mais tandis qu'elle mastiquait ce limon de mort, une sensation étrange commença à l'envahir.

Ce n'était plus de la douleur. C'était une consolidation.

Chaque grain de terre noire qu'elle avalait semblait combler une faille dans sa propre existence. Elle sentait ses os se densifier, sa peau prendre la texture du basalte, ses veines se remplir d'un bitume lent et puissant. Elle ne devenait pas une statue ; elle devenait une extension de la crypte. Elle s'incorporait à la sédimentation des souvenirs de la terre elle-même.

Au-dessus d'elle, le plafond finit par céder totalement. Des dalles colossales

plongèrent dans un tonnerre de poussière et de débris. L'autel fut pulvérisé en un instant. Le Codex disparut sous des tonnes de roche. Dans son angle mort, Elena reçut une pluie de gravats et de poussière étouffante, mais elle ne bougea pas. Elle ne cilla même pas lorsqu'une éclisse de pierre lui entama la joue. Le sang qui perla de la plaie n'était pas rouge, mais d'un noir d'encre, épais et visqueux.

Elle regarda le chaos se stabiliser. La salle était désormais un tombeau scellé, un chaos de blocs enchevêtrés. Mais dans ce désastre, elle voyait désormais un ordre. Elle voyait les lignes de force, les courants telluriques qui maintenaient l'équilibre de cette carcasse minérale. Elle n'était plus la proie du temps, elle en était le scribe.

Elle se releva avec une lenteur géologique. Ses mouvements n'avaient plus la hâte nerveuse de l'archéologue traquée. Elle s'approcha d'un bloc de schiste lisse qui venait de tomber à ses pieds. Avec un ongle qui avait désormais la dureté du diamant, elle commença à rayer la surface de la pierre. Elle ne gravait pas des mots, mais des sensations : la morsure du soleil de midi, le poids de l'échec, le goût de sa propre dépouille.

Elle comprit que le cycle ne se briserait pas par la fuite, mais par l'acceptation de la pesanteur. Pour sortir d'ici, il ne fallait pas franchir la porte vers le désert, mais s'enfoncer plus profondément dans la gorge de la terre, devenir le sédiment qui, à force de pression, finit par devenir le cristal.

Le silence revint, plus lourd qu'auparavant. Elena Vance, ou ce qui restait d'elle sous cette gangue de poussière et de volonté, s'assit au milieu des ruines. Elle ramassa un autre fragment du Codex, un lambeau de peau qui avait survécu à l'écrasement, et le porta à sa bouche. Elle ne le mangea pas par faim, mais par nécessité de mémoire. Tandis que les premières ombres de l'après-midi commençaient à ramper sur le sol dévasté, elle sentit le monde extérieur s'effacer, devenir une rumeur lointaine et insignifiante.

Elle était la mémoire de la terre noire. Elle était la seule vérité qui subsistait sous le zénith implacable. Et tandis qu'elle gravait la suite de l'histoire sur sa propre poitrine de roc, elle attendit le prochain midi, non plus comme une condamnée, mais comme une architecte attendant la pose de la première pierre de son propre empire de silence.

Chapitre 6

Le Rituel de la Chair Tannée

La pénombre n'était pas ici une simple absence de lumière, mais une substance palpable, un suintement de bitume et de siècles qui pesait sur les épaules d'Elena comme une chape de plomb. Sous la voûte de basalte, l'air stagnait, chargé de l'odeur fétide du cuir mouillé et de la poussière minérale. Chaque inspiration lui brûlait les bronches, lui rappelant que le temps, dans cette crypte, n'était pas une ligne droite mais un cercle de fer rouge.

À ses pieds s'étendait le charnier de ses propres échecs. Des silhouettes de lin gris, raidies par le sel et la putréfaction sèche, s'entassaient dans les recoins de la salle de l'Équilibre. C'étaient des Elena Vance de jadis, des versions d'elle-même qui avaient couru trop lentement ou compris trop tard. Leurs membres, devenus des sarments de bois noir, s'entremêlaient dans une étreinte macabre.

Malachie se tenait dans l'ombre, une présence plus dense que l'obscurité elle-même. On n'entendait de lui que le frottement de ses sandales sur le schiste et le sifflement d'une respiration qui semblait passer à travers une gorge de parchemin.

— Le mécanisme s'assèche, Vance, prononça-t-il, sa voix étant un craquement de charbons ardents. L'Architecte ne bâtit rien sur le vide. La pierre a soif de ce qui fut.

Elena ne répondit pas. Ses mains, dont les articulations étaient saillantes sous une peau marbrée de cicatrices, tremblaient légèrement. Elle s'agenouilla devant le corps le plus récent, celui qui barrait l'accès au pivot central de la crypte. Cette version-là était morte d'épuisement, le visage enfoui dans la terre noire, les doigts encore crispés sur une page arrachée au Codex.

Elle tira un couteau de silex de sa ceinture de cuir brut. La lame, taillée dans une obsidienne plus sombre que la nuit, luisait d'un éclat maléfique. Elle devait nourrir les engrenages. La liturgie du tombeau l'exigeait : pour que les lourdes portes de bronze s'ouvrent, pour que le cycle ne s'effondre pas prématurément sous le poids de la poussière, il fallait offrir la chair qui avait déjà traversé l'épreuve.

Elle commença l'incision. Le bruit fut celui d'un vieux livre que l'on déchire. La peau de la morte était devenue une membrane tannée, une écorce de suif et de souvenirs. Elena ne ressentait nulle horreur, seulement une lassitude immense, une irritation métaphysique devant la répétition de ce geste. Elle pelait sa propre histoire, lanière après lanière.

— Plus profondément, ordonna Malachie, se rapprochant. Cherche le tendon. Cherche le lien qui retient encore l'âme au sédiment.

Elena enfonça la lame. Une odeur de musc et de soufre s'éleva de la plaie sèche. Elle arracha un lambeau de muscle fibreux, une lanière de chair qui ressemblait à du tabac brun. Elle se leva, les jambes chancelantes, et s'approcha du grand puits de bronze qui trônait au centre de la pièce. Là, des roues dentées, larges comme des meules de moulin, tournaient avec une lenteur agonizing, broyant le silence.

Elle jeta le premier lambeau dans l'interstice des dents de métal. Un cri strident, un gémissement de métal supplicié, emplit la crypte. La machine sembla déglutir. Une lueur ocre monta des profondeurs, éclairant les hiéroglyphes pré-diluviens gravés sur les parois de basalte.

— Encore, exigea la voix de Malachie, désormais tout près de son oreille. Le Codex réclame son encre. La terre noire doit être humectée.

Elena retourna au charnier. Elle ne regardait plus les visages. Elle ne cherchait plus à

reconnaître dans ces orbites vides l'éclat de ses propres yeux. Elle n'était plus qu'une ouvrière du sacré, une servante de la décomposition. Elle préleva des morceaux de cuir sur les cuisses, des fragments de cartilage sur les côtes, remplissant son giron de cette récolte fétide.

Chaque fois qu'elle déposait une offrande dans le puits, la crypte réagissait. Le sol de pierre vibrait. Les murs semblaient se rapprocher, les blocs de schiste gémissant sous une pression invisible. Elle sentait le poids de la montagne au-dessus d'elle, cette masse de roche qui ne demandait qu'à l'écraser une fois de plus pour l'ajouter à la collection de momies.

Soudain, ses doigts rencontrèrent quelque chose de différent sous la couche de lin rance. Un lambeau de peau qui ne portait pas les mêmes cicatrices que les autres. Elle s'arrêta, le souffle court. Elle gratta la croûte de terre noire qui recouvrait le bras du cadavre. Là, gravé dans la chair tannée, se trouvait un signe qu'elle n'avait jamais porté. Un sceau circulaire, complexe, représentant un serpent se dévorant non pas la queue, mais les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un croassement.

Malachie s'immobilisa. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas des engrenages.

— Une erreur de transcription, répondit-il froidement. Ou une vérité que tu n'as pas encore apprise à oublier. Mange, Vance. Mange la terre noire.

Il saisit la main d'Elena et la força à porter à ses lèvres un fragment de la relique de chair qu'elle venait de découper. Le goût était atroce : une amertume de fiel mêlée à la saveur métallique du sang séché et à la granulosité du limon. Elle voulut rejeter cette souillure, mais la main de Malachie était comme un étau de fer.

— Le savoir ne se lit pas, il s’incorpore, psalmodia-t-il tandis qu’elle déglutissait dans un spasme de dégoût. Tu es le Codex. Tu es le parchemin et l’encre. Chaque fibre de cette chair que tu consommes est une ligne de ton propre destin que tu ratures.

Alors qu’elle avalait le lambeau de soi-même, une vision la percuta. Ce n’était pas un souvenir, mais une prémonition de douleur. Elle vit la crypte s’effondrer, non pas par accident, mais par dessein. Elle vit l’Architecte, une figure de géométrie et de vide, observant la chute des pierres. Elle comprit que la boucle n’était pas une prison, mais un processus de raffinage. On la broyait pour en extraire une essence que même le temps ne pouvait altérer.

Elle tomba à genoux, la gorge en feu, les entrailles nouées par une crampe atroce. La terre noire qu’elle avait ingérée semblait prendre vie en elle, s’étendant dans ses veines comme un poison froid. Ses ongles s’enfoncèrent dans le sol de schiste, y laissant des sillons profonds.

— Le sacrifice est accepté, dit Malachie.

Le grand pivot central accéléra sa rotation. Un vent de poussière se leva, emportant les lambeaux de lin et les fragments de peau. La lumière ocre devint un blanc aveuglant, une incandescence minérale qui dévorait les ombres. Elena sentit ses os craquer sous la pression atmosphérique. Le plafond de la crypte, ces tonnes de basalte noir, commença à descendre avec la majesté d’un dieu en colère.

Elle ne chercha pas à fuir. Elle s’allongea sur le lit de ses propres dépouilles, ses doigts entrelacés avec ceux d’une Elena disparue depuis des siècles. Elle ferma les yeux, sentant le goût du bitume et de la terre sur sa langue, une saveur de fin du monde qui était aussi celle d’un nouveau commencement.

Le premier bloc de schiste percuta le sol à quelques pouces de son crâne. Le fracas fut

assourdissant, un tonnerre de pierre qui annonçait la fin du sixième acte. Dans le noir absolu qui suivit l'effondrement, alors que ses poumons se remplissaient de la poussière de ses ancêtres, elle entendit encore la voix de Malachie, lointaine, presque tendre.

— À demain, architecte.

Le poids de la terre l'écrasa, pulvérisant le lin, la chair et le souvenir, ne laissant dans le silence de la crypte que l'odeur persistante du soufre et le Codex, intact, attendant la prochaine main pour le nourrir.

Chapitre 7

L'Incision du Temps

Le soleil au zénith n'était pas une lumière, mais une enclume de feu blanc s'abattant sur l'étendue de basalte. Elena Vance ouvrit les paupières, et le premier mouvement de son existence retrouvée fut un spasme de déglutition. Sa bouche était une fosse de scories ; sa langue, une lanière de cuir râpeux, tentait désespérément de repousser la masse compacte de terre noire qui lui obstruait la gorge. Elle toussa, un bruit sec de parchemin déchiré, crachant des mottes d'un terreau fétide, sombre comme le bitume des anciens embaumeurs.

Elle était allongée sur le flanc, le visage pressé contre la roche brûlante. À quelques pouces de ses yeux, une main desséchée émergeait de la poussière : sa propre main, celle d'une itération précédente, dont les doigts s'étaient figés dans une ultime tentative de gratter le sol. La peau y était devenue un vélin translucide, laissant deviner des phalanges polies par le vent de sable. Elena se redressa sur les coudes, sentant le lin rigide de sa chemise, saturé de sueur séchée et de minéraux, craquer contre ses côtes. Chaque articulation criait, une plainte sourde d'os frottant contre l'os.

Autour d'elle, le désert de basalte s'étendait à l'infini, une mer pétrifiée de vagues sombres et tranchantes. L'air vibrait d'une chaleur si dense qu'elle semblait solide, un linceul invisible pesant sur les vestiges de la cité pré-diluvienne. Elle se leva, chancelante, et enjamba le buste d'une autre Elena, une version d'elle-même dont le crâne avait été réduit en une fine porcelaine grise par le poids des siècles ou de la répétition. Elle ne ressentit ni horreur ni pitié. Seule demeurait cette irritation métaphysique, un agacement de scribe face à une rature obstinée.

Elle marcha vers l'entrée de la crypte. Ses bottes de cuir, usées jusqu'à la corde, ne produisaient aucun son sur le sol de schiste. L'ombre de la structure, une gueule béante taillée dans le flanc d'une ziggourat oubliée, l'attendait. C'était là que le temps se nouait, là que le Codex de la Terre Noire respirait, enfermé dans sa gangue de rituels et de débris.

Lorsqu'elle franchit le seuil, l'odeur la frappa comme un coup de fléau : un mélange de soufre, de poussière de momie et d'humidité rance, cette senteur de caveau qui ne voit jamais le jour et où les atomes eux-mêmes semblent stagner. La pénombre était épaisse, texturée, presque palpable. Elena avança, une main courant sur le mur de pierre froide dont les bas-reliefs, érodés par des éons de silence, représentaient des figures aux membres trop longs, des rois-prêtres dont les yeux n'étaient que des trous d'ombre.

Arrivée au centre de la salle hypostyle, là où les colonnes de basalte soutenaient le poids du monde, elle s'arrêta. Quelque chose avait changé. Le silence n'était plus ce vide habituel, mais une vibration basse, un bourdonnement de ruche souterraine. Au milieu de la nef, là où le Codex reposait habituellement sur son socle de chair pétrifiée, l'air s'était déchiré.

Ce n'était pas une lumière, mais une absence de matière, une incision nette dans la trame de la réalité. À travers cette faille, Elena vit le Monde.

Elle vit des forêts d'un vert si violent qu'il lui brûla les rétines. Elle vit des rivières d'eau claire, des cités de verre et d'acier où des foules s'agitaient sans but, vêtues de tissus aux couleurs impossibles, des rouges éclatants, des bleus électriques. Elle vit le ciel, un azur infini, et non cette chape de plomb ocre qui l'écrasait ici. C'était le monde extérieur, le monde d'où elle venait, celui qu'elle avait jadis juré de retrouver.

Pourtant, en contemplant cette vision, Elena ne ressentit aucun désir de retour. Ce monde lui apparut étranger, délavé, presque indécent dans sa légèreté. Ces gens, avec

leurs sourires et leurs préoccupations futiles, lui semblaient être des spectres de fumée. Ils ne connaissaient pas le poids de la terre noire. Ils n'avaient jamais senti le goût du bitume sur leur langue, ni compris que la vérité d'un empire ne réside pas dans sa splendeur, mais dans la manière dont il s'effondre.

— C'est une illusion de surface, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de poussière.

Elle s'approcha de la faille. Le vent qui en émanait sentait l'herbe coupée et la pluie, des odeurs qu'elle avait oubliées. Mais pour elle, ces parfums étaient désormais des agressions, des mensonges sucrés destinés à masquer la décomposition inévitable de toute chose. Elle regarda ses mains, ces cartes de cicatrices où la suie s'était logée dans chaque pli de l'épiderme. Elle appartenait au basalte. Elle était la fille du schiste et du soufre.

Elle détourna les yeux de l'incision et fixa le Codex, posé juste au-delà de la déchirure temporelle. L'ouvrage était un objet de cauchemar : sa couverture était faite d'une peau humaine tannée, sombre et huileuse, dont les pores semblaient encore transpirer une encre fécale, épaisse comme du goudron. Les pages, d'un papyrus rance et jauni, bruissaient sans vent, comme si elles contenaient des insectes captifs.

Elle comprit alors la liturgie. La boucle ne se briserait pas par la fuite, mais par l'absorption. Pour quitter le temps des hommes, il fallait entrer définitivement dans le temps des pierres.

Elle s'agenouilla devant le Codex, ignorant la faille qui se refermait lentement derrière elle dans un sifflement de vapeur. Elle plongea ses doigts dans le terreau noir qui tapissait le sol de la crypte, une terre grasse, chargée de la décomposition de ses propres corps passés. Elle en porta une poignée à sa bouche.

Le goût fut atroce, un mélange de sel, de fer et d'amertume minérale qui lui souleva le

cœur. Mais elle mâcha. Elle sentit les grains de sable crisser sous ses dents, la terre s'infiltrer dans ses gencives, descendre dans son œsophage comme une coulée de plomb fondu. À chaque bouchée, le monde extérieur s'effaçait davantage. Les forêts vertes devenaient des souvenirs gris, les cités de verre s'effondraient en poussière dans son esprit.

Elle mangeait le passé. Elle dévorait la mémoire de ceux qui l'avaient précédée sous ces voûtes.

Le sol commença à trembler. Au-dessus d'elle, les tonnes de basalte s'animèrent d'une vie féroce. Les colonnes gémirent, des fissures serpentèrent sur le plafond de pierre. L'effondrement habituel commençait, le rituel de destruction qui devait la broyer pour la renvoyer au midi éternel.

Mais cette fois, Elena ne ferma pas les yeux. Elle se leva, le visage barbouillé de noir, ses yeux de cendre brillant d'une lueur nouvelle, froide et fixe. Elle ne fuyait plus. Elle ouvrit le Codex et y apposa sa main, sentant l'encre visqueuse s'infiltrer sous ses ongles, fusionner avec son sang.

— Je suis l'Architecte, déclara-t-elle, et sa voix résonna avec la profondeur d'un séisme.

Un bloc de schiste de plusieurs tonnes se détacha du plafond. Il tomba avec une lenteur majestueuse, fendant l'air saturé de poussière. Elena ne bougea pas. Elle accepta le poids. Elle accepta l'obscurité. Elle accepta de devenir la fondation, la relique, le secret enfoui sous la terre noire.

Le fracas fut total, un tonnerre de fin des temps qui scella la crypte. Le silence revint, plus lourd que jamais, chargé d'une odeur de soufre et de victoire pétrifiée. Dans le désert de basalte, le soleil ne bougea pas d'un pouce, mais pour la première fois, l'ombre au pied des murs ne chercha plus à dévorer personne. La boucle était rompue,

car Elena Vance n'était plus une prisonnière. Elle était devenue la pierre.

Chapitre 8

Le Goût de l'Encre Fécale

La poussière n'était plus une gêne ; elle était devenue son haleine, le grain même de sa peau tannée par les récurrences. Sous ses ongles absents, là où la chair vive rencontrait la croûte de basalte, Elena Vance sentait battre le pouls de la crypte. Le silence n'était pas un vide, mais une masse pesante, un linceul de schiste prêt à s'abattre. Elle enjamba la douzième version d'elle-même, une carcasse desséchée dont la chemise de lin, autrefois blanche, s'effritait en lambeaux grisâtres. Cette Elena-là avait échoué à trois pas de l'autel, la gorge tranchée par un éclat de silex tombé du plafond. Elle ne lui accorda pas un regard. La pitié était un luxe que le temps, dans sa boucle de fer, lui avait arraché morceau par morceau.

L'air empestait le soufre et le bitume rance. Chaque inspiration lui sciait les poumons, mais elle avançait, les genoux broyés par le sol inégal. Devant elle, le Codex de la Terre Noire reposait sur un piédestal de porphyre sombre. L'ouvrage ne ressemblait à aucun livre connu des hommes. Il n'avait ni reliure de bois, ni fermoirs d'argent. C'était un bloc de matière organique, une superposition de membranes de cuir humain, cousues avec des tendons de bêtes dont les noms avaient péri avant le Déluge. L'encre qui en maculait les bords n'était pas de la galle de chêne, mais un mélange fétide de suie, de fiel et de déjections sacrées, une substance primordiale qui semblait palpiter sous la lueur mourante des cristaux de sel.

Elena tendit une main tremblante. Le bout de ses doigts effleura la couverture. La sensation fut celle d'une brûlure glaciale. Ce n'était pas du parchemin ; c'était de la chair qui se souvenait. Le Codex n'attendait pas d'être lu. Lire était un acte de surface, une caresse de l'esprit sur l'écorce des choses. La liturgie gravée dans les parois de la crypte, cette écriture cunéiforme qui hurlait en silence sur le basalte, était formelle :

Pour connaître la terre, il faut devenir la terre.

Elle saisit le coin de la première page. La membrane résista, souple et coriace comme un muscle atrophié. D'un coup sec, Elena déchira le feuillet. Un bruit de succion s'éleva, un gémissement de cuir qui se rompt. L'odeur de l'encre fécale l'assaillit, une puanteur de charnier et de sainteté mêlés, un relent de viscères exposées au soleil de midi. Elle ne recula pas. Elle porta le lambeau de chair à ses lèvres.

Le premier morceau fut le plus difficile. La texture était fibreuse, imprégnée d'une humidité huileuse qui lui tapissa le palais. Le goût était une agression de bitume et de fer. Dès que ses dents s'enfoncèrent dans la matière, le premier flot de mémoire la frappa. Ce ne fut pas une image, mais une sensation de verticalité absolue. Elle vit, par les yeux d'un architecte dont le nom était une vibration de gorge, l'érection de la Première Cité. Elle sentit le poids des blocs de granit de cent tonnes que l'on hissait sur des rampes de sable rouge. Elle entendit le craquement des os des esclaves sous les roues de bronze. Elle n'était plus Elena ; elle était la sueur sur le front du bâtisseur, elle était le sang versé dans les fondations pour apaiser les dieux de l'abîme.

Elle avala. La déglutition fut douloureuse, comme si elle ingérait des morceaux de verre pilé. Mais à peine la chair du Codex eut-elle atteint son estomac qu'une chaleur tellurique se propagea dans ses veines. Sa fatigue s'évapora, remplacée par une faim monstrueuse, une nécessité biologique de dévorer le passé pour ne plus être écrasée par lui.

Elle déchira une deuxième page, puis une troisième. Elle se nourrissait maintenant avec une frénésie animale. L'encre noire coulait au coin de ses lèvres, tachant son menton, s'infiltrant dans les fibres de sa chemise de lin. À chaque bouchée, un empire s'effondrait dans son crâne. Elle vit des flottes de bois de cèdre brûler sur des mers de mercure. Elle goûta les cendres de bibliothèques entières dont les savoirs n'auraient jamais dû quitter l'ombre. Elle perçut la musique des sphères, non comme une harmonie céleste, mais comme le grincement d'une machine de pierre immense et

impitoyable.

Le Codex diminuait entre ses mains. Sa peau à elle commençait à changer. Sous la crasse et la poussière, ses veines prenaient la couleur de l'encre fécale, un réseau de racines sombres qui pulsaient au rythme des secrets qu'elle assimilait. Ses yeux, autrefois gris de cendre, s'emplissaient d'une obscurité totale, une nuit sans étoiles. Elle ne voyait plus les murs de la crypte ; elle voyait les strates géologiques, les sédiments de douleur qui composaient le monde.

— Je mange le temps, murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un frottement de plaques tectoniques.

Elle atteignit le cœur de l'ouvrage, les pages centrales où l'encre était si épaisse qu'elle formait des croûtes de bitume brillant. C'était là que résidait le secret de la boucle, le nœud de soufre qui retenait son âme prisonnière de ce désert de basalte. Elle arracha le centre du Codex, un bloc de chair dense et sombre, et le porta à sa bouche. La morsure fut une communion.

Soudain, le souvenir de la Grande Inondation l'immergea. Elle sentit l'eau monter, non pas une eau fraîche et purificatrice, mais une boue épaisse, chargée de limon et de cadavres, qui venait sceller les bouches et les temples. Elle comprit alors que la Terre Noire n'était pas une métaphore. C'était le résidu de tout ce qui avait été, la lie des civilisations que l'Architecte de l'Univers avait décidé de broyer pour en faire le mortier de la création suivante. En mangeant le Codex, elle ne devenait pas une déesse ; elle devenait le limon. Elle devenait la archive vivante de l'échec humain.

Un craquement sinistre retentit au-dessus d'elle. Le plafond de schiste, sensible à la fin de la liturgie, commença à céder. Des éclats de pierre de la taille de poignards s'enfoncèrent dans le sol autour d'elle. La poussière devint si dense qu'elle occultait tout, mais Elena ne cherchait plus à fuir. Elle s'assit sur le sol de pierre, les jambes croisées, les mains posées sur ses genoux. Ses doigts étaient devenus rigides, prenant

la texture du basalte.

Le Codex était terminé. Il ne restait sur le piédestal que quelques fils de tendons desséchés. Dans son ventre, le poids des millénaires était une ancre de plomb. Elle sentait chaque cellule de son corps se pétrifier, se minéraliser. Ses poumons ne cherchaient plus l'air ; ils se remplissaient de la connaissance du soufre. Elle n'était plus une femme de chair et de sang, mais un jalon, une borne dans l'éternité.

Le bloc de schiste de plusieurs tonnes se détacha enfin. Il tomba avec une lenteur majestueuse, fendant l'air saturé de poussière. Elena ne bougea pas. Elle leva les yeux et vit, dans la chute de la pierre, la géométrie parfaite du destin. Elle accepta le poids. Elle accepta l'obscurité. Elle accepta de devenir la fondation, la relique, le secret enfoui sous la terre noire.

Le fracas fut total, un tonnerre de fin des temps qui scella la crypte dans un hurlement de roche broyée. Le silence revint, plus lourd que jamais, chargé d'une odeur de soufre et de victoire pétrifiée. Dans le désert de basalte, le soleil ne bougea pas d'un pouce, mais pour la première fois, l'ombre au pied des murs ne chercha plus à dévorer personne. La boucle était rompue, car Elena Vance n'était plus une prisonnière. Elle était devenue la pierre.

Chapitre 9

La Communion des Solitudes

L'air dans la crypte n'était plus une simple absence de vide, mais une substance épaisse, une mélasse de soufre et de poussière d'os qui pesait sur les poumons d'Elena comme un linceul de plomb. Sous ses pieds, le sol de schiste, poli par l'usure de mille cycles, exsudait une humidité fétide, un suintement noir qui semblait sourdre des entrailles mêmes du monde. Elle ne sentait plus le froid, ni la morsure des pierres sous ses genoux écorchés. Ses mains, dont les ongles n'étaient plus que des moignons de kératine noircie par le bitume, tremblaient contre le grain rugueux de l'autel. À quelques pas d'elle, dans l'ombre que la lueur vacillante des lampes à huile ne parvenait pas à mordre, se tenait Malachie.

Il n'était plus l'antagoniste, le geôlier de cette boucle de basalte. Il était une ruine, un monument de chair tannée et de silence. Ses vêtements, des loques de chanvre rigides de crasse et de sel, pendaient sur une carcasse dont les angles semblaient avoir été taillés à même la roche. Elena leva les yeux vers lui. Elle ne vit pas un visage, mais un palimpseste de souffrances. La peau de Malachie avait la texture d'un vieux papyrus oublié dans une jarre de bitume, striée de rides si profondes qu'elles ressemblaient à des incisions rituelles.

« Tu es venue, » murmura-t-il, et sa voix n'était qu'un froissement de feuilles mortes, un râle qui semblait remonter d'un abîme de siècles.

Elena ne répondit pas. Elle avança, le lin de sa chemise, autrefois blanc, désormais gris comme la cendre, bruissant contre ses flancs. Elle s'arrêta à une coudée de lui. L'odeur qui émanait de cet être était celle de la terre retournée, du musc et de la victoire pétrifiée. Elle tendit une main hésitante, ses doigts effleurant le poignet de

Malachie. Sous la peau parcheminée, elle ne sentit pas le battement d'un cœur, mais la vibration sourde de la terre noire, le pouls lent et tellurique de la crypte.

C'est alors qu'elle vit la cicatrice. Sur le revers de son poignet gauche, une marque en forme de croissant, une brûlure qu'elle-même s'était infligée trois cycles auparavant pour marquer le passage du temps. Le choc ne fut pas une explosion, mais une infusion lente de certitude. Malachie n'était pas un homme, ni même un spectre. Il était le résidu. Il était ce qu'il restait d'Elena Vance après que l'éternité l'eut broyée, épurée, dépouillée de son sexe, de son nom et de son humanité. Il était la version d'elle-même issue d'une boucle si ancienne que le souvenir même du soleil s'était effacé de sa moelle.

Ils se regardèrent, deux miroirs brisés se reflétant dans les ténèbres. Dans les yeux de Malachie, Elena vit des océans de poussière et des empires de schiste s'effondrer. Il n'y avait plus de haine, plus de lutte. Il n'y avait que la reconnaissance épuisée de deux solitudes qui fusionnent.

« Le Codex, » dit-elle, sa propre voix lui paraissant étrangère, plus grave, chargée d'un atavisme qu'elle ne s'expliquait pas.

Malachie écarta ses mains noueuses. Entre ses doigts reposait l'ouvrage. Ce n'était pas un livre au sens où les hommes l'entendaient. C'était un bloc de chair tannée, des feuillets de peau humaine cousus avec des tendons de bête, imprégnés d'une encre fécale et de sang séché. L'odeur était insoutenable, un mélange de putréfaction et de sainteté archaïque.

« Il faut manger la terre noire, Elena, » souffla-t-il. « On ne possède pas le passé. On s'en nourrit jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de distinction entre le mangeur et la proie. »

Il porta le Codex à ses lèvres. Elena fit de même, s'approchant si près que leurs souffles s'entremêlaient, une seule vapeur fétide s'élevant vers les voûtes

cyclopéennes. Ils ne lisaient pas les signes ; ils les absorbaient. Elle sentit le goût de la terre sur sa langue, une amertume de soufre et de fer qui lui brûla la gorge. C'était la saveur de chaque échec, de chaque mort qu'elle avait subie dans cette crypte. Elle goûta la poussière de ses propres os, le sel de ses propres larmes versées il y a mille ans.

À mesure qu'ils communiaient, les murs de la crypte commencèrent à gémir. Le basalte, cette pierre noire et implacable, se mit à transpirer. Des fissures, pareilles à des veines sur un front fiévreux, coururent le long des piliers pré-diluviens. Le plafond, un monolithe de plusieurs tonnes, vibra d'une fureur contenue. L'équilibre, tant recherché, se rompait enfin. Non par la force, mais par l'acceptation du vide.

Malachie posa son front contre celui d'Elena. Leurs peaux semblèrent se souder, le lin et le chanvre se mêlant dans une même texture de décomposition. Elle ne savait plus où s'arrêtait son corps et où commençait celui de cette relique vivante. Ils étaient les deux faces d'une même pièce jetée dans le puits du temps.

« La fin n'est pas une sortie, » murmura Malachie dans un dernier souffle. « C'est une fondation. »

Un craquement assourdissant, comme le cri d'un dieu de pierre qu'on égorge, déchira l'air. Le bloc de schiste se détacha. Elena leva les yeux. Elle ne vit pas la mort tomber sur elle. Elle vit la géométrie parfaite du destin. La pierre ne descendait pas pour l'écraser, mais pour l'enchâsser. Elle vit dans la chute de la roche la fin de la course, le repos définitif du pendule.

Elle ouvrit la bouche, accueillant la pluie de poussière noire qui précédait l'effondrement. Elle se remplit de cette terre, l'avalant à pleines mains, s'étouffant avec la substance même de son supplice. Elle n'était plus une femme de chair, une archéologue égarée dans les sables du temps. Elle devenait le ciment. Elle devenait le mortier.

Le fracas fut total. Un tonnerre de fin des temps qui scella la crypte dans un hurlement de roche broyée et de poussière soulevée. Le silence qui suivit était d'une densité minérale, un poids que même la lumière n'aurait pu soulever. Sous les tonnes de schiste, il n'y avait plus deux corps, plus de Codex, plus de boucle. Il n'y avait qu'une seule masse, un nouveau stratum ajouté à l'histoire du monde.

Dans le désert de basalte, au-dehors, le soleil de midi restait figé, mais pour la première fois, l'ombre au pied des murs ne s'allongea pas. Elle ne chercha plus à dévorer les vivants. Le cycle était brisé. Elena Vance n'était plus une prisonnière cherchant la sortie. Elle était devenue la pierre, la relique, le secret enfoui. Elle était la terre noire, et la terre noire était enfin rassasiée.

Chapitre 10

L'Effondrement Lucid

La voûte de schiste ne se contenta pas de se fendre ; elle rendit l'âme dans un râle de cataclysme, une plainte minérale qui fit vibrer la moelle même des os d'Elena. Le plafond, cette masse cyclopéenne de pierres noires polies par des millénaires d'obscurité, s'abaissa d'un bloc, tel le couperet d'une guillotine divine. La poussière, une substance âcre mêlée de soufre et de résidus de bitume, sature l'air instantanément, transformant la crypte en un étouffoir de ténèbres solides. Elena Vance, les genoux enfoncés dans le limon fétide du sol, ne chercha pas à fuir. Ses doigts, dont les ongles n'étaient plus que des moignons de kératine effilochée, se crispèrent sur le Codex de chair tannée. Elle sentait sur sa nuque le souffle froid du déplacement d'air provoqué par la chute des tonnes de roche.

Le premier impact ne l'écrasa pas. Il la traversa.

Elle avait porté à ses lèvres la terre noire, cette pulpe infâme extraite des interstices du sarcophage, un mélange de décomposition organique et de poussière d'étoiles éteintes. La matière était amère, d'une amertume qui n'appartenait pas au règne des vivants, évoquant le goût du cuivre oxydé et du fiel de reptile. Tandis que ses dents broyaient les granules de silice et de débris millénaires, une chaleur fulgurante s'irradia de son œsophage vers ses membres. Le schiste, en percutant son crâne, ne rencontra pas la résistance de l'os, mais la fluidité d'une vapeur lourde.

Elena vit, avec une lucidité terrifiante, le bloc de pierre passer à travers son torse. Elle n'était plus une entrave au mouvement du monde ; elle était devenue une lacune dans la matière. Autour d'elle, le chaos se déployait dans un silence de sépulcre. Les dalles de basalte se fracassaient, projetant des éclats de roche qui traversaient ses mains

comme des spectres d'argent. Elle était là, agenouillée au cœur du tumulte, une silhouette de lin blanc et de sueur, mais son poids avait déserté la balance du réel. Elle n'était plus qu'une exhalaison de soufre égarée dans un éboulement.

Puis, le miracle de l'horreur s'accomplit.

La crypte, cet organisme de pierre et de rituels oubliés, commença sa grande œuvre de restauration. Elena, dont les yeux de cendre ne cillaient plus, vit les décombres s'immobiliser dans leur chute. Le temps, cette étoffe usée qu'elle avait tant de fois tenté de recoudre, sembla se replier sur lui-même. Les blocs de schiste, lourds de plusieurs tonnes, remontèrent vers les hauteurs dans un mouvement fluide, presque gracieux, comme si la gravité avait soudainement changé de maître. Les éclats de pierre qui jonchaient le sol, maculés du sang séché de ses précédentes incarnations, se rejoignirent, s'emboîtant avec une précision chirurgicale.

Elle vit l'un de ses propres cadavres, une version d'elle-même vêtue d'une chemise de lin plus propre, être absorbé par la maçonnerie qui se reformait. Le corps momifié fut broyé entre deux assises de pierre, devenant une part invisible du mortier, un sacrifice nécessaire à la stabilité de l'édifice. Elena ne ressentit aucune pitié, seulement une curiosité froide. Elle tendit la main — une main qui n'était plus qu'une brume opalescente — et toucha la paroi qui se solidifiait. Ses doigts ne rencontrèrent pas la froideur du schiste, mais une vibration organique, le battement de cœur d'une machine éternelle.

La reconstruction fut instantanée. Un claquement sec, comme celui d'une mâchoire qui se referme, scella la voûte. Le silence revint, plus lourd qu'auparavant, chargé de l'odeur de la poussière retombée et de l'encens rance. La crypte était intacte. Pas une fissure ne striait les murs. Le Codex, toujours présent dans ses mains immatérielles, semblait luire d'une lueur interne, une phosphorescence de pourriture.

Elena se redressa. Ses pieds ne touchaient plus vraiment le sol ; ils flottaient à

quelques millimètres de la terre noire qu'elle venait de consommer. Elle traversa la salle, passant sans effort à travers les piliers massifs qui, quelques instants plus tôt, menaçaient de l'ensevelir. La sensation était celle d'une marche dans une eau tiède et épaisse. Le monde extérieur, le désert de basalte, le soleil de midi, tout cela lui paraissait désormais être une fiction lointaine, un rêve de fourmi sous le pied d'un géant.

Elle s'approcha du centre de la pièce, là où la lumière du zénith aurait dû tomber si le plafond n'avait pas été clos. Elle vit, incrustée dans le pavage, la trace de son propre passage, une empreinte de pas qui ne s'effacerait jamais. Elle comprit alors la nature de sa survie. Elle n'avait pas échappé à la crypte ; elle en avait accepté la liturgie. En mangeant la terre, elle avait renoncé à la fragilité de la chair pour adopter la permanence du monument.

Sa chemise de lin, autrefois raide de sueur et de crasse, ne pesait plus rien. Elle n'était plus qu'une idée de vêtement drapée sur une idée de femme. Elena Vance, l'archéologue, était morte sous les tonnes de schiste, broyée par l'obsession et le temps. Ce qui restait d'elle était une émanation, une gardienne sans âge errant dans les couloirs d'une structure qui n'avait plus besoin de se reconstruire, car elle avait trouvé son équilibre.

Elle leva les yeux vers la voûte. Elle pouvait voir, à travers l'épaisseur de la roche, les strates de l'histoire qui s'empilaient au-dessus d'elle : les sables du déluge, les ossements des empires disparus, les racines des herbes folles du désert. Elle était le ciment. Elle était la gardienne du Codex. La boucle ne se répéterait plus, car il n'y avait plus personne pour la subir. Il n'y avait que la pierre, le soufre, et cette conscience éthérée qui s'enfonçait lentement dans les replis du papyrus rance, cherchant dans l'encre fécale les mots qui n'avaient jamais été écrits pour les vivants.

L'ombre au pied des murs ne bougeait plus. Le temps s'était figé dans une perfection minérale. Dans le silence absolu de la chambre funéraire, on aurait pu entendre, si l'on

avait eu des oreilles de chair, le bruit d'une page que l'on tourne, un froissement de peau séchée résonnant dans l'éternité d'un tombeau enfin apaisé. La terre noire était rassasiée, et Elena Vance, devenue vapeur et secret, s'endormit dans la substance même de son triomphe, une relique parmi les reliques, un souffle de mortier dans la cathédrale du néant.

Chapitre 11

L'Architecte de la Cendre

L'astre souverain s'était figé dans une immobilité de plomb, cloué au faîte d'un ciel de soufre où nulle brise ne venait plus tourmenter l'air. À cet instant précis où, tant de fois, l'ombre avait dévoré le pied des murs pour signaler le glas de son existence, le temps s'était brisé. Le mécanisme céleste, grippé par l'ingestion de cette terre noire, s'était tu. Elena Vance ne sentait plus le battement de son propre sang dans ses tempes, car son cœur n'était plus qu'un galet de basalte logé sous une cage thoracique de lin pétrifié. Elle n'était plus la proie du cycle, elle en était la clef de voûte, l'architecte silencieuse d'un monde qui n'attendait que son premier souffle de poussière pour se redéfinir.

Elle émergea de la gueule de la crypte avec une lenteur hiératique, chaque mouvement arrachant un crissement de sable à ses articulations sèches. Le campement, jadis fourmillant de l'agitation vaine des hommes de peine et des savants de peu de foi, n'était plus qu'une nécropole de toile bise. Les tentes de grosse serge, décolorées par les ans et les outrages du vent, pendaient comme des linceuls abandonnés sur des piquets de bois vermoulu. Les outils de fer — truelles, piochons, brosses de crin — gisaient dans la poussière, dévorés par une rouille si profonde qu'ils semblaient retourner à l'état de minerai brut. Rien ne bougeait. Même les mouches, ces compagnes de la putréfaction, avaient déserté cet espace où la mort elle-même avait cessé d'être un processus pour devenir un état de grâce.

Elena s'arrêta devant une table de bois de cèdre, fendue par la sécheresse. Dessus, une carte du Levant, tracée sur un parchemin jauni, tentait de fixer les frontières de l'éphémère. Elle posa sa main sur le document. Ses doigts n'étaient plus de chair ; ils étaient devenus des fuseaux de cendre agglomérée, terminés par des ongles dont la

noirceur ne provenait plus de la saleté, mais de l'essence même du Codex qu'elle portait en elle. Sous son contact, l'encre de la carte commença à frémir. Les lignes des fleuves se mirent à ramper comme des vers de vase, les noms des cités s'effacèrent pour laisser place à des glyphes antédiluviens, et les montagnes, dessinées à la plume fine, s'affaissèrent pour renaître selon une géographie que seule la Terre Noire autorisait.

Elle releva les yeux vers l'horizon. Le désert de basalte, cette mer de pierre sombre et tranchante, s'étendait à l'infini, mais il ne lui paraissait plus hostile. Elle en connaissait chaque strate, chaque faille, chaque gisement de schiste. Elle était le ciment qui liait ces blocs entre eux. Elle porta à ses lèvres le Codex de la Terre Noire, cette relique dont la couverture de peau humaine conservait encore une chaleur malsaine. Elle ne le lisait plus, elle l'incorporait. Chaque mot de cette encre fécale, chaque liturgie de soufre gravée dans les replis du papyrus rance, coulait désormais dans ses veines à la place de l'humain.

Un goût de tourbe et de bitume envahissait son palais. C'était la saveur du passé, une amertume de millénaires broyés sous la meule du temps. Elle se souvint, comme dans un rêve lointain, de la femme qu'elle avait été : cette Elena qui pleurait sur ses ongles arrachés, qui hurlait de terreur en enjambant ses propres cadavres au fond de la crypte. Cette femme était morte, enterrée sous les versions successives d'elle-même, constituant le terreau sur lequel la nouvelle gardienne s'était élevée. Elle était désormais la somme de tous ses échecs, la sédimentation de toutes ses agonies.

Elle fit un pas, puis un autre, s'éloignant des ruines du campement pour gravir la plus haute crête de basalte. Le sol ne se déroba plus sous ses bottes de cuir craquelé ; il semblait au contraire s'élever pour soutenir sa marche. Parvenue au sommet, elle dominait le monde. Ce n'était plus le monde des rois, des empires de soie ou des conquêtes de fer. C'était une table rase, un palimpseste géant dont elle tenait le grattoir et le calame.

D'un geste lent, elle ouvrit le Codex face au zénith. Les pages, d'une finesse de peau de fœtus, s'agitèrent bien qu'il n'y eût point de vent. Un murmure s'éleva du sol, un grondement sourd venant des entrailles de la terre, comme si les racines des montagnes s'étiraient après un sommeil de plusieurs éons. Elena plongea ses doigts dans la reliure, là où l'encre était la plus épaisse, la plus noire, et elle commença à tracer dans l'air brûlant des signes de commandement.

Là où son doigt passait, le paysage se distordait. Une faille béante s'ouvrit au nord, libérant des vapeurs de naphte qui se cristallisèrent instantanément en colonnades de jais. Au sud, les dunes de sable mort se muèrent en terrasses de schiste, prêtes à accueillir des jardins de lichens et de mousses carnivores. Elle ne reconstruisait pas le passé ; elle enfantait une éternité minérale où l'homme n'avait plus sa place, un royaume de silence et de pierre où seule la vérité de la Terre Noire subsisterait.

Sa chemise de lin, autrefois blanche, était désormais une cuirasse de poussière grise, soudée à sa peau de parchemin. Elle ne ressentait ni la soif, ni la faim, ni la lassitude. Elle était devenue l'Architecte de la Cendre. Elle voyait, sous la surface du désert, les ossements des empires disparus s'agiter, se réorganiser pour former les fondations de ses nouvelles cités de silence. Les crânes des rois servaient de moellons, les épées brisées de tirants, et les couronnes d'or de simples scories dans le mortier de sa volonté.

Le soleil commença enfin à bouger, mais il ne déclinait pas vers le couchant. Il entama une course erratique, traçant dans le ciel de soufre des orbes impossibles, obéissant à la nouvelle mécanique qu'Elena dictait depuis son promontoire de basalte. Le jour et la nuit n'étaient plus des cycles imposés, mais des nuances de gris qu'elle mélangeait sur la palette de l'horizon.

Elle s'assit sur un trône de roche brute qui avait surgi de la crête, le Codex ouvert sur ses genoux. Elle était la mémoire du monde, la gardienne de tout ce qui avait été oublié, la sentinelle de l'abîme. Elle caressa une dernière fois la page finale, celle qui

était restée blanche à travers toutes les boucles temporelles, celle que ses prédécesseuses n'avaient jamais eu le temps d'atteindre avant d'être écrasées par le schiste.

D'un ongle noirci, elle y grava un seul mot, un mot qui n'appartenait à aucune langue connue, un son qui ressemblait au craquement d'une montagne que l'on brise. À l'instant où le trait fut achevé, le dernier vestige de son humanité s'évapora dans un souffle de soufre. Ses yeux, autrefois couleur de cendre froide, s'éteignirent pour devenir deux fentes d'obscurité absolue, des puits sans fond où se reflétait l'immensité de son œuvre.

Le désert de basalte frissonna une dernière fois. Le silence revint, plus dense, plus définitif. Au sommet de la crête, la silhouette d'Elena Vance ne se distinguait plus de la roche. Elle était devenue une statue de sel et de terre noire, un monument à la gloire du néant triomphant. Les cartes du monde s'étaient réécrites. Il n'y avait plus de chemins, plus de cités, plus de noms. Il n'y avait que l'immensité minérale, le Codex immuable et la gardienne éternelle, veillant sur un univers où le temps, enfin dompté, s'était endormi dans la poussière.

FIN

Merci d'avoir lu "Mangez la Terre Noire"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)